Document generated on 04/19/2025 12:31 a.m.

Les écrits

IES ÉCRITS

Jacqueline, le saumon

Binéka Danièle Lissouba

Number 161, Spring 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/96691ac

See table of contents

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)
2371-3445 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lissouba, B. (2021). Jacqueline, le saumon. *Les écrits*, (161), 106–115.

Tous droits réservés © Les écrits de l'Académie des lettres du Québec, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JACQUELINE, LE SAUMON

– Je suis un saumon, me dit-elle.

Elle paraissait, de prime abord, hautaine. En fait, elle savait ce qu'elle voulait. Je lui avais désigné différents articles susceptibles de lui plaire, mais elle n'en faisait qu'à sa tête, ne détournant même pas le regard vers ce que je lui montrais. D'ordinaire, ce genre de comportement m'agaçait, mais cette fois-là, je ne sais pourquoi, je ne m'en offusquais pas.

C'est peut-être dans cet espace de liberté octroyé et non revendiqué qu'elle a cédé. Un kimono en soie à la main, elle s'est soudain tournée vers moi et m'a dit qu'elle déménageait. Elle quittait le Québec et retournait vivre en France. Sur le qui-vive, je lui ai immédiatement demandé pourquoi. C'était le genre d'histoire qui m'interpellait, moi qui cherchais un sens à mon propre exil.

– Pour la retraite, dit-elle. Pour y mourir.

À trois reprises, elle parla de mourir. Mourir sur sa terre, mourir dans son pays. Était-elle malade ? Le système de santé québécois était on ne peut plus bancal…

– Mais c'est dur, poursuivait-elle. C'est difficile. Les gens en France sont devenus agressifs, secs, fermés. J'en reviens, voyez-vous. Lorsque j'entre dans un endroit, quelque part, ici, je suis tout étonnée, toujours surprise et ravie par la gentillesse des gens. Revenir au Québec, je le disais à Michel, c'est comme nous ôter une chape de plomb…

– C'est curieux, lui dis-je, vous avez aimé le Québec, vous l'aimez et vous le quittez !

Elle se prénommait Jacqueline. Lorsqu'elle était arrivée au Québec, il y avait plus de trente-trois ans, elle avait vingt-deux ans et un enfant. Elle me dit :

– Tout a tellement changé. À l'époque on trouvait du travail comme ça !

Elle fit claquer ses doigts en l'air, faisant jaillir l'éclat brillant de ses bagues en or blanc et diamants, et poursuivit son monologue :

– J'ai fait plusieurs métiers. En ce temps-là, on ne nous demandait même pas

nos diplômes. Bien sûr, déjà la France était mal vue. Il y avait une sorte de… xénophobie… racisme ? Je ne sais exactement. Le Québécois trouvait l'attitude du Français très arrogante.

– Arrogante ?

Elle me regarda à peine. Elle caressait un bol en bambou, l'examinait sans le voir.

– Même s'il ne l'était pas, c'était ainsi qu'il était perçu. J'ai été psychothérapeute durant dix ans ; oui, après avoir fait mes études ici. Eh bien, figurez-vous que dans l'école où je pratiquais, chaque fois qu'un Français se présentait en consultation, on me le refilait ! Les Québécois n'en voulaient pas et, moi, je n'en veux plus !

Elle reposa le bol. Ses yeux balayant les foulards et tuniques en soie, les assiettes laquées, les meubles en bois de rose, les vases, les tatamis en paille de riz tressée. Nous étions dans une boutique de commerce équitable. Je vendais des objets en provenance du Vietnam, du Cambodge et d'ailleurs en Asie. Je lui proposai un thé vert, antioxydant. L'air du temps, n'est-ce pas. Elle en choisit un aux arômes d'agrumes et de yuzu. Le breuvage était brûlant. Derrière la vapeur ondulante, je la scrutai. Après avoir inspecté la tasse d'un regard rapide, elle avança ses lèvres, but une goutte et répondit à mon interrogation muette :

– Parce qu'ils refusent d'admettre qu'ils ont besoin d'aide !, s'écria-t-elle exaspérée. Ils sont dans le déni. Il y a toujours un moment en thérapie où l'on est dans le déni, mais lorsque ça dure, ça devient pénible. Et les Français sont comme ça. Leur côté contestataire, je suppose. C'est comme pour les écoles, les Français n'arrivent pas à se sortir de la psychanalyse. Et le plus insupportable, c'est lorsque l'on tombe sur des intégristes. Comme en religion…

Elle posa sa tasse et se saisit d'un sac en perles, l'ouvrant, le refermant tout en continuant son récit. À son arrivée au Québec, Jacqueline rêvait de faire du journalisme.

– J'étais très timide. Maintenant je ne le suis plus, dit-elle, mais à l'époque… j'ai tenté ma chance avec un grand réalisateur de télévision : Nadeau. Je ne

sais si vous l'avez connu. J'ai tout fait pour le rencontrer, je voulais faire partie de son équipe, alors je lui ai porté mon CV en mains propres. Je lui ai dit que j'étais prête à balayer le sol, s'il le voulait !

– Vous m'épatez…

– Oh… c'est le culot du timide, la dernière extrémité.

– L'avez-vous obtenu, finalement ?

– Le boulot ? Non ! J'ai travaillé avec des enfants en difficulté puis je me suis investie dans un magazine de décoration. De la photo aux articles, je faisais tout moi-même, mais j'ai été exploitée jusqu'à la moelle. On ne me payait pas mes piges alors qu'on utilisait jusqu'à mes déchets…

– Pourquoi n'avez-vous pas pensé aux États-Unis ? Il paraît que pour les talentueux, les voies sont royales…

Elle secoua la tête.

– Je voulais élever mes enfants dans le monde et la culture francophones.

– Mais… Votre carrière ?

– Ah, la carrière… Je vais prendre ce sac.

Nous nous dirigeâmes doucement vers la caisse.

– Il faut parfois faire des sacrifices. J'en ai fait. Le français me semblait important. Je ne voulais pas faire de mes enfants des Américains. Non.

Elle se tut un instant, cherchant sa carte de crédit puis en plantant son regard dans mes yeux, elle ajouta :

– Allez, je peux vous l'avouer. À l'époque, j'avais une passion : la politique. Vous n'avez pas connu René Lévesque… Un homme extraordinaire, il avait un charisme fou. Mon parti, c'était celui des séparatistes. Une sacrée période. Ou une période sacrée !

– Les séparatistes ?!

J'étais très étonnée. Naïvement, j'avais toujours eu l'impression que la plupart des immigrants étaient pour un Québec dans le Canada.

– Parce que ! s'exclama-t-elle avec passion…

Et le feu s'alluma en elle. Je commençais à entrevoir quel genre de femme avait été Jacqueline : une battante, une femme d'engagement, une idéaliste.

– Parce que, reprit-elle, ils avaient un vrai projet… La cause qu'ils défendaient était avant tout culturelle et non politique. Je comprends les Québécois, moi. Ils se font envahir de tous les côtés. Par l'Américain, par l'Anglais, et ils veulent préserver leur identité, leur langue. J'ai aimé ça. La seule chose que je reproche au Québec, à part le froid qui, année après année me semble trop long à vivre, c'est de mal parler le français.

– Mais, lui dis-je, c'est connu dans toute la francophonie aujourd'hui, il existe plusieurs français et il y a le français québécois.

– Non ! dit-elle péremptoire, il faut parler le français.

Je rétorquai :

– Le français est venu du latin. Le latin était un arbre et il a donné plusieurs branches. Il en va de même avec le français. Celui d'Afrique, des Antilles, de Belgique ou de Suisse… À leurs côtés, il y a, bien évidemment, le français québécois…

– Pas lorsqu'ils se mettent à conjuguer des verbes comme watcher ou checker. Je checke ma voiture… Ça va où ? Oui, une langue se transforme, mais s'il vous plaît, pas n'importe comment. Je voulais que mes enfants parlent un français correct et un français à part entière, mais nous étions en Amérique du Nord et je me disais que la connaissance de l'anglais était une nécessité. Puis il y a eu la loi 101 et je n'ai pu mettre les enfants à l'école anglaise, mais j'ai accepté de bonne grâce ce sacrifice. S'il fallait passer par là pour préserver cette langue, j'étais prête. Ce n'était pas le plus dur…

Je la regardai. Elle était intense, vivante. Elle me paraissait précieuse parce qu'elle avait été un témoin privilégié de l'Histoire. Parce que son regard était pointu, unique et qu'elle avait aimé cette province avec passion… Je me souviens qu'elle m'avait dit être venue au Québec à vingt-deux ans. Avec un enfant. Elle parla de Michel, son mari. Était-ce toujours le même ? Comment aborder la question privée sans la heurter ? Je me lançai :

– Trente-cinq ans avec le même homme, c'est un beau défi. Quelque chose de rare, aujourd'hui…

Ses yeux balayaient les bols laqués rouge sang, les lanternes chinoises en soie multicolore que je cherchais à vendre et qui se balançaient, illuminant décembre.

– Je ne compte même plus, murmura-t-elle. Ce n'est pas moi qui ai voulu me marier. C'est lui. La tradition.

Le silence. Pas d'autres clients. Nous étions seules et les confidences s'égrenaient au rythme des secondes.

– Oui, on en a fait du chemin ensemble et cela n'a pas toujours été facile… Je ne crois pas aux gens qui disent ne jamais avoir de problèmes de couple… Ou alors, bonjour les non-dits ! Mais aujourd'hui, oui, je peux le dire, en fin de compte, je ne le regrette pas.

– Lors des crises, vous arriviez à communiquer malgré tout ?

– C'était très difficile. Lourd. Passionnée de politique québécoise, j'ai milité. Et un jour, un ami, devenu ministre, m'a voulue dans son cabinet. Je n'ai pas hésité, et pourtant je venais d'avoir mon deuxième enfant. Ça a rendu mon mari complètement fou…

(Jaloux aussi ? me demandai-je)

Elle se tut un moment, comme si elle avait perçu la question, pourtant retenue dans ma tête. Puis elle dit :

– C'était du harcèlement. Je n'en pouvais plus et malgré mes arguments, il ne voulait rien entendre. Je lui rappelais comment, à notre arrivée ici, il ne pouvait pas exercer en tant que médecin. Il lui fallait faire les équivalences. Comment j'avais travaillé pendant ce temps. Pour lui. Pour nous. Qu'à présent, j'estimais que c'était mon tour. Mais il ne voulait pas que je travaille. Alors un jour, je me suis dit : c'est mon couple ou ma carrière. J'ai écrit ma lettre de démission.

– Ça, c'est du sacrifice…

– Oh, à vrai dire, j'avais été déçue par mon parti. Les choses n'avaient pas été faites, les promesses n'avaient pas été tenues.

– Mais si la politique n'avait pas rattrapé le culturel, si vous n'aviez pas été déçue, auriez-vous fait le même choix ?

– J'aurais peut-être fait du forcing. Après, en tous les cas, il a été désolé. Il m'a dit qu'il n'avait pas le droit de me demander ça et il s'est mis à me chercher du travail !

– Il a compris, dis-je tout en me demandant quelle était la part du non-dit dans cette histoire.

Mais peut-on tout dire à une parfaite inconnue ? Michel avait-il été jaloux de l'amitié de Jacqueline et de son politicien ? Jacqueline avait-elle aimé la politique québécoise et ses politiciens enflammés, envoûtants, passionnés ? Et si…

Je demeurai songeuse. Quelque chose me disait que… Et si elle l'avait aimé, son politicien ? Juste un temps ?

C'était dans les regards et les doigts qui se frôlaient. Dans les phrases commencées par l'un et achevées par l'autre. Dans les projets réalisés.

Sous son regard, il se sentait fort, grand et puissant. Avec lui, près de lui, elle se sentait intelligente et féroce.

Ils avaient marché côte à côte, des heures durant alors qu'ils préparaient la défense d'un projet de loi. Les journées étaient fébriles quand on était à la veille d'une élection, aussi minime soit-elle. Les nuits étaient intenses et longues alors qu'ils travaillaient sur un discours qui allait – et devait – changer la donne. Les matins les trouvaient fripés, épuisés, mais si vivants devant leurs thés ou leurs cafés brûlants ! C'était bien plus que de faire l'amour, même s'ils avaient été souvent au bord de le faire. C'était jouir sans jamais jouir. C'était l'orgasme perpétuel sans les échanges de fluides corporels, sans la sueur et sans la chair.

Parfois, ne pas avoir d'acte charnel pouvait sembler pire pour le partenaire de l'un ou l'autre. Pour la femme ou le mari qui, patiemment, attendait. Parce que leurs esprits s'étaient mêlés si étroitement, ils s'étaient si souvent révélés l'un à l'autre bien plus qu'ils ne l'auraient fait s'ils avaient été nus. Bien plus qu'avec leurs conjoints respectifs. Et sûrement plus qu'ils ne l'auraient dû, mais ils étaient dévorés par la même passion, la même ambition, le même rêve qui les portaient si haut…

Ils savaient que se toucher aurait été néfaste. Se toucher, s'embrasser aurait brisé le lien. De toute manière, ils n'avaient jamais été prêts au même moment. C'est ce qui les avait sauvés, en un sens. La sexualité ne serait jamais suffisante, si bien qu'elle avait pris une forme étonnante et ils avaient obtenu bien plus que ce qu'un sexe, dans un autre, procure. Ils vivaient, au quotidien, un orgasme cérébral toujours sur le point d'éclore. Cet orgasme était spirituel et inatteignable.

Il pouvait l'appeler à n'importe quelle heure de la nuit quand surgissait une crise politique, et sous les yeux renfrognés de son époux, elle se levait, quittait la chambre pour aller parler des heures durant dans son bureau, comme on parlerait à un amant. Ce qui rendait fous leurs conjoints, c'était bien le fait qu'ils avaient l'air plus intimes ensemble qu'avec eux autres. D'une certaine façon, ils avaient été des amants. Des amants d'une idée. D'une cause élevée. Et lorsque la chair s'enflammait, ils allaient expier leur désir vibrant dans celle de leur conjoint qui s'interrogeait souvent sur cette passion sexuelle qui les embrasait aussi vite qu'elle s'éteignait. Le corps était faible et le plaisir physique était si infime comparé à ce qu'ils éprouvaient et qu'ils ne sauraient jamais mettre en mots.

Si cela avait été ainsi, ils ne se seraient jamais autant sentis exister qu'à cette période-là de leur vie. Cela avait-il été ainsi ?

Jacqueline soupira.

– Je trouve qu'ici beaucoup de choses ont été faites pour les femmes et gagnées par les femmes.

Elle se pencha vers moi avant de poursuivre, moqueuse :

– À tel point que certaines femmes reproduisent même le machisme. Elles sont devenues elles-mêmes ce qu'elles ont combattu !

– Je me demande si c'est pour cette raison que l'homme québécois semble à la recherche de lui-même.

Jacqueline répondit, vivace :

– Nous autres, femmes, sommes aussi responsables de tout ça. Tout d'abord c'est nous qui leur avons inculqué ces valeurs dites machistes puisque c'est nous qui les éduquons et les formons, non ? Ces sociétés d'hommes faites pour les hommes viennent aussi des femmes. Alors, si aujourd'hui l'homme est déstabilisé parce qu'il ne trouve pas sa place dans ce monde en mutation, c'est à nous aussi de les rassurer et de les rééquilibrer.

Je lui souris. Elle me plaisait, cette femme. J'aimais la façon dont elle défendait ses convictions, la façon dont elle avait aimé, vibré. J'aimais ce qu'elle voulait encore de la vie, même si retourner en France était le constat de la fin.

Elle me sourit à son tour. Un sourire qui l'illuminait, la rendait douce, vulnérable, même.

– Pour y mourir. Enfin, ajouta-t-elle dans un murmure, le plus tard possible.

– Mais pourquoi, pourquoi repartir alors que tout vous dit de rester ici ?

Jacqueline était malade, sûrement, mais elle ne le dirait pas parce que le dire, c'était ouvrir la porte à l'inacceptable. Elle souffla :

– Retourner en France, voyez-vous, c'est comme l'appel du saumon. Un jour, on remonte le courant. Quelque chose me pousse à retrouver ma terre, mon nid pour m'y enfouir et y mourir.

L'histoire de Jacqueline était une boucle. Un cercle de vie, raconté par vagues. Elle me demanda d'où je venais. Je le lui dis. Elle aussi avait vécu en Afrique centrale ! Elle avait passé sa jeunesse dans le pays voisin du mien. Par quel miracle ? Par quel hasard ? Est-ce que la couleur de ma peau, mes questions, mon regard avaient ouvert un portail en elle ?

Son père les avait volés à leur mère. Elle avait quitté la France sage pour grandir dans une Afrique vibrante, dans un pays aux couleurs violentes. En fermant les yeux, je pouvais la voir. Elle avait vécu dans une grande villa fleurie d'hibiscus et de bougainvilliées. Elle avait joué sous l'ombre d'arbres centenaires. Régulièrement, les murs étaient peints à la chaux. Blanc éclatant. Les couchers de soleil flamboyants teintaient les soirs de nostalgie et les rêves se noyaient dans les crépuscules trop vite tombés. Jacqueline m'avoua avoir des « blancs », des trous de mémoire. Des pans entiers de son enfance s'étaient engouffrés dans le crépuscule africain. Volés à sa mère. Elle et ses sœurs avaient grandi, ri et pleuré avec ce trou dans le cœur. Et sa mémoire lui parlait de couleurs qui, inexorablement se diluaient dans un blanc aveuglé. Muet.

– J'ai revu ma mère trente ans plus tard.

Ses paroles claquaient. Nettes et froides. Sans émotion. La douleur ne pouvait avoir sa place ici. Jacqueline était thérapeute et elle était bien entraînée.

Je repris, insistante :

– Votre vie est ici et votre fils… Est-ce qu'il part avec vous ?

– Non. Mais ça ne me dérange pas. Je ne suis pas mère poule voyez-vous (je le voyais très bien). J'ai une fille qui vit en Asie. Nous avons l'habitude des distances. S'ils sont bien, je suis bien.

Jacqueline réajusta ses lunettes. Enfila ses gants. Refusa l'emballage papier

pour le magnifique sac vietnamien en perles. Elle avait connu le Vietnam, mais nous n'eûmes pas le temps d'en parler. Elle avait vu le monde entier, mais elle n'avait été réellement vivante qu'à une certaine époque de sa vie. Je le savais même si elle ne me l'avait pas dit.

Jacqueline, le saumon thérapeute s'en alla. La porte se referma sur celle qui filait, de nouveau anonyme parmi les poissons.

-

Binéka Danièle Lissouba est franco-congolaise, montréalaise et néo-québécoise. Professeure, journaliste, animatrice, écrivaine et conférencière, elle enseigne le français langue seconde et la littérature francophone aux universités McGill et Concordia.